

Blanches

CLAIRE VESIN



Blanches

Claire Vesin

Blanches

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-056-3

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

19 août 2012

Il n'est pas encore dix heures, et des gouttes de sueur coulent déjà le long de ses flancs. Trente-quatre degrés sont prévus aujourd'hui ; elle a ouvert les deux fenêtres de l'appartement, mais l'air reste immobile, comme figé.

Aimée lit une nouvelle fois le SMS d'Arnaud.

Salut Beauté

Je t'attendrai dimanche à 11 h à la gare du Nord, devant les quais des trains de banlieue. J'ai un endroit génial à te montrer.

Love you

Beauté. Elle l'entend le dire avec ce mélange irrésistible de dérision et de tendresse.

Elle voudrait se convaincre qu'il ne s'est rien passé pendant ces jours à l'attendre, dévorée par l'angoisse.

Il est là, de nouveau, et il veut la voir. Il n'y a que cela qui compte. Il ne lui est sans doute rien arrivé. Rien de grave en tout cas.

Ces derniers mois ont été éprouvants. Leurs heures ensemble devenaient pesantes : elle travaillait ses cours, et

il restait là à s'ennuyer, feuilletant un livre sur le lit. Et puis, le soir arrivant, il commençait à s'agiter. Il fixait le plafond, lui disait qu'il étouffait lentement, chez elle, et partait se perdre dans la nuit.

Le lundi précédent, il n'est pas rentré. Elle n'a rien dit à personne. Elle a eu raison finalement : il est revenu. De toute façon, Arnaud n'a jamais été un garçon stable.

Aimée baisse machinalement la tête pour entrer dans la salle de bains. Le chambranle de la porte est juste assez haut pour elle. L'appartement entier semble inadapté pour des adultes : deux petites pièces au plafond bas, percées de deux fenêtres, l'une sur cour, l'autre sur rue, au travers desquelles on n'aperçoit jamais le ciel, ce qui accentue encore l'impression d'exiguïté du lieu.

Elle y vit depuis quatre ans. Elle et ses sœurs étaient toutes petites quand leurs parents ont acheté l'appartement en prévision de leurs années étudiantes. Elles en rient ensemble aujourd'hui : ils avaient sans doute imaginé qu'elles ne grandiraient jamais. Aimée s'y sent bien. À l'abri.

Elle sort de la douche, s'enroule dans une serviette et observe dans la glace ses longs cheveux blonds – les mêmes que sa mère – et ses yeux verts, qu'elle ne tient de personne. On lui a toujours répété que la plus grande des politesses, lorsque l'on a rendez-vous, est d'être présentable : on se maquille, on s'habille correctement, on soigne ses ongles. Sa mère pense que c'est important, les ongles : des mains abîmées, ça gâche toute la silhouette.

Aimée s'imagine se laissant aller à lui confier qu'Arnaud ne voit rien de tout cela, et la devine incrédule.

Elle se maquille quand même, les larmes au bord des paupières : la famille, la maison, soudain tout lui manque.

En réalité elle est terrifiée à l'idée de découvrir dans quel état il est.

Elle enfle une robe d'été sans manches, une de ses préférées, en popeline rayée jaune et blanche. Elle n'a pas mis de soutien-gorge. Arnaud va le remarquer, ça, quand même. Sa mère n'approuverait pas. Elle rit nerveusement en s'observant une dernière fois.

Merde, ça va aller.

Elle prend son sac, ses cigarettes. Claque la porte et descend l'étage par l'escalier de pierre qui reste frais malgré la chaleur du mois d'août. Elle ouvre la lourde porte cochère et sort en plein soleil sur le trottoir brûlant. À ses pieds la rue dévale vers Jussieu et, comme à chaque fois, elle est submergée par la beauté de Paris.

Elle s'élance, il est dix heures trente-cinq, et elle est en retard.

*

Elle monte les escalators en courant. La foule se presse dans l'immense hall, et la chaleur y est suffocante. Elle avance peu à peu, frôlant d'autres corps moites, et s'approche des trains en le cherchant au loin. Elle finit par le repérer, assis par terre, devant le quai 12. Il porte son sweat bleu, un jean crasseux, ses vieilles baskets. Il a le regard perdu, ses cheveux sont trop longs, et leurs boucles noires lui caressent les oreilles. Il est si beau ! Avec ses coudes sur les genoux, les paumes en coupe sous le menton, on dirait que ses doigts caressent ses joues, rehaussant ses pommettes et lui redonnant l'air juvénile qu'il avait encore il y a quelques mois.

Elle plisse les yeux, et c'est l'Arnaud de quatorze ans qui apparaît. Celui de l'été de la canicule. Ils avaient passé

cinq jours en Indre-et-Loire, en famille. Qui avait été à l'origine de ce voyage ? Il n'y en avait plus eu d'autres ensuite.

Aimée et lui se connaissaient depuis toujours, leurs parents étaient amis. Mais au printemps, des histoires avaient été murmurées entre adultes, dans les cuisines. On parlait de lui, *l'enfant à problèmes*, et les dîners s'étaient espacés. Au cours du séjour, cet été-là, les filles étaient restées entre elles, comme averties du danger. Arnaud leur avait à peine adressé la parole.

Quand elle repense aux journées de ce voyage, il ne lui reste que la chaleur extrême, des châteaux oubliés, et ses insomnies, le soir, dans la chambre étouffante, en pensant à lui. Il avait le charme des mauvais garçons, la moue boudeuse, le regard sombre derrière sa frange et fumait des cigarettes d'un air blasé. Il venait d'être renvoyé du collège, ses parents s'inquiétaient. Mais Aimée n'écoutait plus les discussions, trop occupée à le dévorer des yeux.

Tout l'été ensuite, elle avait rêvé de peaux nues et d'étreintes brûlantes. Son désir l'avait poursuivie longtemps. Il suffisait qu'elle aperçoive Arnaud pour que de nouveau il flambe pendant des mois.

Lorsqu'ils s'étaient enfin embrassés, elle avait vingt-deux ans, et il avait déjà de sérieux ennuis. Les parents d'Aimée avaient défailli en apprenant la nouvelle. Ils avaient tenté de la raisonner : en s'obstinant elle courait à sa perte. Et puis comme ils l'avaient prédit, il s'était volatilisé quelques semaines plus tard, et elle avait cru mourir de chagrin. Mais il était revenu, avait accepté de passer quatre mois à l'hôpital, *en cure* comme disait sa mère, et à sa sortie il avait emménagé chez elle, rue des Boulangers.

Alors elle avait vraiment cru à leur bonheur.

Elle avance, décidée.

« Arnaud ! »

Il tourne la tête et la regarde. Il sourit. Elle sent son cœur battre sous sa robe. Elle l'aime tellement ! Elle se penche pour l'embrasser alors qu'il est encore assis. Il est sale, amaigri. Ses lèvres sont sèches, gercées. Ces détails s'additionnent malgré elle dans son esprit. Il se lève et l'enlace. Il lui chuchote à l'oreille « Tu sens bon ». De nouveau elle sent les larmes qui lui brûlent les yeux.

*

La pièce est vaste et haute de plafond. Elle correspond sans doute à une salle commune ou un réfectoire : on distingue une autre porte, au fond, menant à ce qui a dû être une cuisine, autrefois. Il s'en dégage une odeur de pourriture terreuse.

Aimée frissonne. Le lieu est interdit d'accès. Ils ont escaladé les barrières, traversé la haie en se griffant, et elle a déchiré sa robe. Le bâtiment va être en partie démoli, les plafonds ne risquent-ils pas de s'effondrer sur eux ? Ils avancent en contournant les gravats, observant les pièces de mobilier abandonnées, le papier peint moisi, les détritres qui jonchent le sol.

Un arbre imposant est tombé, éventrant dans sa chute une partie du toit. Des branches pénètrent dans la pièce. Dehors, ses racines dénudées semblent implorer le ciel. L'endroit est lugubre, Aimée imagine les gémissements des malades, les hurlements des fous, mais tout est silencieux, inconfortable.

Elle sort, et l'extérieur lui fait l'effet d'un four. Elle manque de s'évanouir. Alors elle s'assied dans les herbes folles,

adossée au mur de l'hôpital, pose sa tête contre la brique et ferme les yeux. Elle finit par fouiller dans son sac et en sort ses cigarettes.

Arnaud la rejoint.

« – Ça ne va pas ?

– J'ai mal à la tête, je vais t'attendre ici. »

Il la regarde avec sollicitude. « Tu es sûre ? »

Elle acquiesce en souriant.

« J'explore encore un peu. Laisse-moi dix minutes. »

En chemin, Arnaud lui a raconté sa nouvelle passion, sans préciser comment il s'y est initié. Il a passé ses derniers jours à explorer des bâtiments abandonnés. Usines, hôpitaux, cités-jardins : il visite tout. Ce monde-là disparaît sous nos yeux, lui a-t-il expliqué. En être le dernier témoin lui procure une émotion incroyable.

« Tu n'imagines pas ce que ça fait, de découvrir à quel point le temps avant l'oubli est compté. C'est... *addictif* ». Ils ont éclaté de rire. « Désolé, je trouve pas d'autre mot, pour décrire ça. C'est kiffant, c'est tout. »

Au départ de la gare du Nord, ils ont vu se succéder les immeubles haussmanniens, la petite ceinture, les tours, et puis progressivement le train a pris de la vitesse, et les jardins sont devenus des champs écrasés de soleil derrière lesquels l'horizon s'étendait à perte de vue. Ils sont descendus en rase campagne, et après une centaine de mètres le trottoir a laissé place à un talus herbeux derrière lequel se dressaient les épis du champ voisin. Ils ont marché longtemps, accompagnés par le bourdonnement des insectes, avant de voir apparaître l'enceinte de l'hôpital.

Le bâtiment principal formait un arc de cercle au sein d'un parc redevenu sauvage. Une fontaine était enfouie sous les herbes hautes, et, tout au fond, à l'orée du bois, se dressait une chapelle en pierre blanche. L'endroit a dû être superbe. Maintenant, on ne remarque plus que les fenêtres aux montants arrachés, les portes béantes, l'abandon et le vide. Il n'y a pas encore de graffitis, l'hôpital est désaffecté depuis peu.

Avant d'entrer, ils ont lu l'avis de démolition et les travaux envisagés. L'ensemble va être transformé en résidence privée. Maisonneuve, le plus grand asile psychiatrique du département, logera bientôt des familles heureuses.

Arnaud la rejoint dehors et s'assied à côté d'elle.

« Je peux te prendre une cigarette ? »

Ils restent là, silencieux, les yeux mi-clos.

Il la regarde, incertain. Elle lui sourit, il se penche vers elle et l'embrasse. Ils s'enlacent, et Arnaud passe délicatement une main sous sa robe. Aimée se déshabille sans le quitter du regard, lui ôte son pull, son tee-shirt sale. Elle colle son corps contre le sien et se sent enfin complète : il lui a douloureusement manqué.

Plus tard ils fument une autre cigarette, allongés dans l'herbe. Elle se sent bien, la peur a presque disparu. Il ne reste que l'odeur grasse de la végétation et les pépiements des oiseaux.

Arnaud se redresse et sort de son sac une pièce de deux francs :

« Regarde, c'est une pièce de 1989. Elle a notre âge. On explorait une école abandonnée l'autre jour, et je l'ai trouvée au fond d'un pupitre. »

Aimée le fixe sans comprendre.

« Je ne t'ai jamais raconté ? Ça me rappelle mon père, quand il rentrait de garde. Il allait directement se coucher, mais j'inventais toujours une excuse pour le réveiller. Un jour, il m'a dit de regarder dans les poches de son pantalon, que si j'y trouvais une pièce de deux francs elle serait à moi. C'est devenu une tradition, ensuite. Il faisait en sorte d'avoir toujours des pièces de deux francs. Et puis un jour j'ai tout pris, même les billets. Il a fait comme si de rien n'était. Mais bon, ça n'a plus été aussi drôle après. »

Il lui glisse la pièce dans la main : « Garde-la pour moi ».

Aimée finit par demander :

« Pourquoi tu as choisi cet endroit ? C'est sinistre ! »

Il rit en regardant le ciel.

« C'est vrai. Mais bon, un hôpital, la médecine, tout ça, je me suis dit que ça te plairait. »

Il reprend, sérieusement cette fois :

« Ce qui me frappe, c'est à quel point l'endroit est sublime. Tu imagines ce gâchis ? En faire des appartements ? Tu peux avoir passé ta vie à y souffrir, et à la fin il n'en reste rien. »

Il se tait, le regard dans le vague.

« J'aurais pu être hospitalisé ici, l'an dernier. Et on aurait tout rasé ? Tout oublié ? Le pire, c'est que ça me fait penser à mon père et son hôpital merdique, à Villedeuil. Seul comme un con à vouloir sauver le monde. »

Elle répond en riant à moitié : « Mais de quoi tu parles ? »

Elle n'a pas envie de discuter du père d'Arnaud.

Elle s'est bien gardée de le lui dire, mais elle admire Jean-Claude. Il a toujours été là quand il fallait récupérer son fils dans des endroits pas possibles, chez les flics ou dans le caniveau. C'est lui aussi qui s'est démené quand il a fallu lui trouver une place, pour le sevrage. Mais Arnaud n'a

jamais rien voulu voir de tout cela. Il nourrit des rancœurs à son encontre, qu'il ne lui confie pas.

Aimée meurt de faim. Elle lui demande s'il a apporté à manger, mais non, son sac à dos est vide. Il a l'air épuisé, perdu dans ses pensées. Il écrase sa cigarette et essuie plusieurs fois ses mains sur son jean. Elle remarque de nouveau le tremblement de ses doigts.

Elle se lance, le cœur battant.

« Tu as recommencé, c'est ça ? »

Il la regarde et hausse les épaules avec un petit sourire d'excuse.

« Il fallait bien que ça arrive un jour. »

Ils retournent vers la gare dans une chaleur accablante. L'orage est prévu pour la fin de journée, le ciel se couvre déjà. Ils n'ont pas vérifié les horaires, il y a plus d'une heure d'attente avant le prochain train. Les minutes passent lentement ; elle lui prend la main, la serre trop fort dans la sienne en répétant *Ça va aller, ça va aller*.

Lorsqu'ils arrivent à la gare du Nord, il est dix-neuf heures. Ils ont passé le trajet collés l'un à l'autre, leurs mains entremêlées, elle, le nez enfoui au creux du cou d'Arnaud.

Il est d'accord pour rentrer rue des Boulangers, alors ils se dirigent vers le métro et elle lui tient la main pour franchir les tourniquets, puis dans les escaliers et sur le quai. La foule se presse à l'arrivée de la rame, et quand les portes s'ouvrent Aimée est bousculée à l'intérieur du wagon.

Quand la sonnerie retentit, Arnaud a disparu.

2013

OCTOBRE

Le jour touchait à sa fin quand Jean-Claude Pouillat sortit de Cosmos d'un pas rapide, sans prêter attention à son environnement. Il prit une cigarette du paquet rangé dans la poche intérieure de son blouson, se figea un instant pour l'allumer et repartit. Depuis le temps qu'il travaillait ici, il ne remarquait plus les bâtiments. Parfois, quand arrivaient de nouveaux étudiants, il tentait d'observer d'un œil neuf son univers quotidien en se persuadant qu'on pouvait lui trouver du charme, mais ça devenait rare : il s'était lassé de constater que les internes ne se fiaient qu'aux apparences. On lui avait déjà soutenu que la laideur de l'endroit était rédhibitoire. D'ailleurs, une fois leur stage terminé, ceux-ci ne revenaient plus. Comment auraient-ils pu comprendre que, pour lui, Villedeuil incarnait la beauté torturée des banlieues ouvrières ? Rien, ici, n'entrait dans les canons bourgeois, et c'était cela, précisément, qui l'émouvait.

La partie la plus ancienne de l'hôpital était composée de six pavillons de brique ocre dont les noms rendaient hommage aux éminences médicales de l'époque. Ils avaient été construits au début du siècle, dispersés au sein d'une

vaste étendue herbeuse parsemée de massifs arborés, reliés les uns aux autres par des chemins de gravier. Aujourd'hui, il n'y avait plus qu'au printemps qu'un agent passait encore la tondeuse pour tenter de contenir la végétation qui envahissait tout. Pendant quelques heures alors, l'air était saturé de l'odeur champêtre du foin coupé. Le reste de l'année, la nature retournait à l'état sauvage, comme les vieux pavillons qui n'accueillaient maintenant plus que l'administratif et les archives.

À l'origine, un parterre fleuri s'étendait derrière la grille d'entrée, traversé par une allée de tilleuls qui reliait le portail à une fontaine autour de laquelle les six bâtiments se déployaient harmonieusement. La perspective était majestueuse, les clichés de l'époque en témoignaient. Mais dans les années soixante-dix, avec l'explosion démographique des banlieues, il avait fallu agrandir l'hôpital. Cinq tours étaient alors sorties de terre, parallélépipèdes dressés vers le ciel et recouverts de céramique blanche, à l'image des grands ensembles qui avaient poussé partout dans la ville. Cosmos, dans laquelle il travaillait depuis trente ans, était l'une d'elles. Lors de la construction, aucun détail n'avait été négligé – rampes d'accès pour les ambulances, monte-malades, couloirs souterrains reliant les services : tout y était à la pointe du progrès. Le mur d'enceinte, en revanche, n'avait pas bougé, et il avait fallu sacrifier le parterre, l'allée et les tilleuls pour ériger les nouveaux bâtiments.

Au sein de cet ensemble disgracieux, la fontaine marquait désormais la frontière entre la brique et le carrelage, l'ancien et le neuf. Plus tard, le bassin avait été comblé, puis surmonté d'un arceau en béton sur lequel était gravé *Centre hospitalier de Villedeuil*, encadré par deux drapeaux français.

Les tours avaient prématurément vieilli. En réalité, rien n'avait été pensé pour durer. Les faux-plafonds fuyaient, les murs se fissaient. Les carreaux de céramique se décollaient par dizaines. Les pigeons avaient colonisé les couloirs souterrains et lâchaient leurs fientes sur les malades en brancard. Des travaux étaient prévus depuis des années, et une troisième génération de bâtiments devait voir le jour, mais ce projet était sans cesse repoussé, faute de budget.

C'était cela que découvraient les nouveaux internes en arrivant à Villedeuil, après leurs quinze minutes de marche depuis la gare : cinq tours recouvertes de filets antichute, enserrées dans le vieux mur d'enceinte. Et à qui s'aventurait entre celles-ci apparaissaient la fontaine condamnée, l'arche en béton et les vieux bâtiments. C'était laid, les internes n'avaient pas tout à fait tort, Jean-Claude en convenait. Mais lui n'arrivait pas à trouver cela repoussant. Il leur répondait toujours, à ces ingrats, que c'était ça, le *baroque hospitalier*, aujourd'hui.

Officiellement, Jean-Claude Pouillat avait terminé sa journée de travail. Il était dix-huit heures trente, le chirurgien de garde avait pris la relève. Il n'avait plus que ses comptes-rendus opératoires à dicter. Chaque jour c'était pareil : le poids de la journée s'effaçait d'un coup, il se sentait libre, et juste après, comme un réflexe, venait l'envie de boire.

Dépassant la fontaine, il prit l'allée goudronnée qui menait à l'entrée des urgences, au rez-de-chaussée de Neptune,

puis franchit le portail. Sur l'avenue, la lueur chaude du Manhattane lui faisait face. Il pouvait voir Manuel, le patron, affairé derrière le bar. Il traversa.

En terrasse, toujours à la même table, se trouvaient les habitués. Œil flou, nez turgescents, voix traînante qui se perdait dans les méandres d'une argumentation dont l'objet était oublié en cours de route, ils tenaient leur rôle, soir après soir. Dès dix-sept heures, et plus tôt les jours d'ennui, ils s'asseyaient, serrés dans l'air froid et la fumée, enquillant les consommations jusqu'à ce que le bruit du rideau métallique les éparpille comme des moineaux. Pouillat les salua. Il avait toujours un petit sursaut de soulagement, en ouvrant la porte pour entrer : lui n'y était pas encore, au stade de la terrasse.

Il faisait bon, à l'intérieur. Manuel le héla, à peine la porte franchie :

« Jean-Claude, salut ! Ça y est, fini la journée ? »

Il sentait déjà la chaleur du lieu le détendre. Il sourit.

« – Oui, quasiment. Deux trois bricoles avant de rentrer. Tu me sers une Stella ?

– Elle arrive ! »

Manuel ne devançait pas sa commande, alors qu'elle ne variait jamais. Il lui laissait la possibilité du doute, et c'était suffisant. Dans la seconde, Jean-Claude vit le liquide doré couler sous la tireuse. Il s'installa au bar, but deux grandes gorgées, et le verre fut déjà presque vide. Il le posa pour se retourner face à la salle, les coudes sur le comptoir. Il n'y avait pas grand monde, ce soir. C'était bien. Il était tranquille.

Le Manhattane était le seul café à proximité de l'hôpital. Sinon, il fallait pousser jusqu'à la gare pour espérer autre chose que des points chauds et des kebabs. Et encore, les deux bars-tabacs qui s'y trouvaient le faisaient fuir, avec leur salle vide et sombre, à l'exception des écrans géants qui surmontaient la caisse et devant lesquels se massait toujours la même foule de joueurs fébriles et désespérés.

Manuel, lui, s'était contenté de garder une activité traditionnelle. En dehors du nom, rien n'avait changé depuis les années cinquante. Dès sept heures, il servait cafés et petits blancs. À midi il proposait un plat unique ; les vendredis, c'était couscous. Ça marchait bien, la clientèle s'étendait des pavillons de l'avenue Allende aux tours de la ZUP un peu plus loin. Et puis il y avait l'hôpital, évidemment : chez lui, on attendait les malades, on fêtait les fins de stage, on soignait les matins difficiles. On y perdait aussi le temps qu'on ne voulait plus passer chez soi.

De là où il était, Jean-Claude pouvait voir, se découpant dans la nuit à travers les vitres du café, les contours de l'hôpital, Neptune et Météore au premier plan. L'obscurité envahissait à présent le haut des tours, masquant leur silhouette. Par les fenêtres illuminées, on devinait l'activité du soir dans les services. C'était l'heure du dîner, et les portes des chambres s'ouvraient l'une après l'autre, laissant entrer les chariots des plateaux-repas qui refroidissaient déjà en dégageant cette odeur écœurante qu'il aurait reconnue entre mille. D'où il se trouvait, tout semblait familier, confortable. Il était à sa place à Villedeuil : depuis le temps qu'il y passait

ses jours et ses nuits, il appartenait à cette ville. Il tentait de faire le compte, parfois, de ceux qu'il avait opérés, mais c'était simple : tous, ici, le connaissaient.

Manuel, voyant son verre vide, l'avait rempli sans mot dire. Quand Jean-Claude se retourna pour le remercier, il leva son eau, et ils trinquèrent au week-end qui s'annonçait. Manuel ne faisait pas exception à la règle : à lui aussi Jean-Claude Pouillat avait recousu les entrailles.

Il tendit le bras vers Neptune, en se penchant pour murmurer :

« Il paraît qu'il y a encore eu du bordel, cette nuit, aux urgences ? Le vigile s'est fait agresser, c'est ça ? J'ai entendu que la police avait embarqué des jeunes au poste ? Les gens sont fous. »

Pouillat haussa les épaules.

« M'en parle pas. Le problème c'est le sous-effectif. Même en chirurgie, ça devient compliqué. Le poste d'interne n'a encore pas été pris, pour le prochain semestre. À partir de novembre je n'ai personne. Heureusement que la semaine est terminée ! »

Il rit, comme pour démentir ses paroles. Il sentait de nouveau la tension dans sa nuque. Tant pis pour les comptes-rendus, il les ferait dimanche avant sa garde, il n'aurait qu'à venir un peu plus tôt. Retourner à l'hôpital maintenant lui semblait insurmontable. Il voulait juste rentrer chez lui. Il remit son blouson en cuir et fit mine, comme à chaque fois, de sortir son portefeuille.

« – Allez, je file, dis-moi combien je te dois.

– Laisse, je le mets sur ta note ! Passe un bon week-end, Jean-Claude ! »

Manuel lui fit un clin d'œil tout en continuant d'essuyer les verres. Jamais il ne l'aurait laissé payer ses consommations.

Jean-Claude sortit du bar à grandes enjambées. Sa haute taille, sa silhouette mince et sa démarche souple le rendaient reconnaissable de loin. L'air froid déclencha la toux sèche qui ne le quittait plus depuis quelques mois. Il s'arrêta, hors d'haleine, puis reprit sa descente, plus lentement cette fois-ci, vers le RER. En dix minutes il arriva sur l'esplanade noire de monde, remplie de travailleurs fatigués qui sortaient du train. Depuis la baisse des températures, les abords de la gare étaient éclairés par des braseros autour desquels la foule se pressait pour acheter des épis de maïs à un euro. Les vendeurs à la sauvette le frôlaient discrètement en susurrant *Marlboro*, *Marlboro*, l'œil aux aguets : une descente n'était jamais loin.

Avant de passer les tourniquets, il regarda les écrans d'affichage. Le train arrivait. Il serait à Paris dans sept minutes, il avait déjà changé de monde. Même si personne ne l'attendait, il rentrait chez lui, et il fallait s'en réjouir.

*

Cela faisait presque deux mois que Nathalie et Vincent étaient partis. Il aurait dû commencer à s'habituer à ces samedis sans fin. La première fois, le matin, il avait pris machinalement le chariot de courses près de la porte d'entrée et acheté fruits et légumes au marché, puis un poulet chez

le boucher. Ce n'est qu'en rangeant ses achats, une fois chez lui, qu'il avait pris conscience de sa bêtise: il était seul désormais, à tous les repas. Les légumes avaient lentement pourri au fond du frigo, il n'était plus retourné au marché. Maintenant il passait au Super U le soir, de temps en temps, quand il n'y avait vraiment plus rien à manger à la maison.

Il ne savait jamais quoi faire de cette journée d'oisiveté. Le plus souvent il restait chez lui, désœuvré. Vers onze heures, il téléphonait à sa mère. Ces appels le laissaient morose, entre pitié et nostalgie. Tout au long de leurs menus échanges entrecoupés de silences, il l'imaginait, assise à la cuisine devant la table en formica. Rien n'avait bougé depuis son enfance dans l'appartement étrié face à la voie ferrée. À peine avait-elle décroché qu'elle lui disait d'attendre, et posait le combiné pour se servir un café. Elle le sirotait ensuite tranquillement, entre deux hochements de tête, en l'écoutant raconter sa semaine. À intervalles réguliers lui parvenait le bruit assourdi d'un train qui passait, et ce son qui avait bercé sa jeunesse le rassurait.

Après avoir raccroché, il commençait à boire, chaque semaine un peu plus tôt, laissant errer ses pensées en observant le boulevard depuis la fenêtre du salon. Au début, il avait continué à fumer dehors, les bras appuyés sur la rambarde, comme si Nathalie avait encore son mot à dire. Et puis peu à peu, il avait repris possession des lieux. Maintenant, même dans la chambre il y avait un cendrier.

L'appartement était silencieux, et Jean-Claude pouvait entendre le chuintement des pneus sur le goudron humide,

trois étages plus bas. Il observait les passants qui se pressaient sur le trottoir brillant de pluie. Sous les parapluies, il les devinait, bras chargés, ramenant leur butin du samedi. L'air était saturé d'humidité froide, et il n'avait aucune envie de sortir ce soir.

Pour tout dire, l'invitation l'avait surpris. Il n'avait pas revu Évelyne depuis la disparition d'Arnaud, et sa dernière soirée avec Gilles remontait à l'hiver précédent, quand ils avaient dîné au White Horse, face à la faculté de médecine. Année après année, ils y retournaient, par manque d'imagination plus que par véritable envie, pour passer quelques heures ensemble. Ce soir-là, malgré les efforts de Gilles, ils n'avaient échangé que des banalités. Jean-Claude n'était alors qu'une boule de chagrin, il n'avait plus de place pour les vieilles amitiés. Leurs vies divergeaient depuis si longtemps que chacune était devenue le négatif de l'autre, comme une réponse aux doutes qui surgissaient parfois, la nuit. Ils s'étaient quittés incertains, et Jean-Claude avait pensé qu'il n'y aurait plus d'autre fois.

Mais Gilles était un garçon fidèle, qui finissait toujours par prendre de ses nouvelles, et la semaine précédente lui et son épouse l'avaient invité à dîner chez eux. En fin d'après-midi il se décida à prendre une douche. Il avait sorti une chemise blanche de son placard. Elle était propre et pas trop froissée ; avec un jean ce serait parfait. Quand il avait trente ans, il lui suffisait d'arriver habillé ainsi n'importe où pour que les filles se mettent à lui tourner autour. Et si d'aventure il précisait qu'il était chirurgien, la soirée pouvait virer à l'émeute. Jeudi soir, quand il avait raconté à Nathalie qu'il allait dîner chez les

Larrieux, il avait entendu son petit rire sec au téléphone. *Évelyne allait sans doute essayer de lui mettre le grappin dessus.*

Il pensa à elle, en boutonnant son jean. À son air envoûté dès qu'il ouvrait la bouche, ce qui avait le don d'exaspérer Nathalie. Il en avait parfois joué, un peu, dans des moments d'ennui. Une main frôlée, un sourire de connivence. Ce n'était jamais allé plus loin : il avait toujours plu aux femmes, sans savoir qu'en faire.

Il releva la tête et s'aperçut dans le miroir de la penderie. Il fuyait son reflet, ces derniers temps. Cinquante-sept ans, c'était un âge ingrat : pas vraiment vieux, mais plus rien de juvénile. De loin il pouvait encore donner le change. Mais s'il s'attardait sur les détails, le naufrage était flagrant. La peau plissée, le corps qui s'affaissait, les poils gris qui poussaient n'importe où. Les yeux rougis, les cernes, la fatigue. Et pourtant, dans la rue, certaines se retournaient encore pour le détailler. C'était à n'y rien comprendre.

Un mal de tête le poursuivait depuis l'heure du déjeuner, et en ouvrant le placard de la salle de bains il tomba sur l'alignement de minuscules pots beiges que Nathalie avait laissés, lui assurant qu'elle en aurait besoin à Noël. Une bouffée de colère monta en lui. Jeudi, elle lui avait annoncé qu'il serait compliqué de rentrer pour les fêtes. Elle aurait sans doute des protocoles de recherche à finaliser.

Cette connasse s'était enfuie comme une voleuse.

Les crèmes, les livres, les fringues... L'appartement en était rempli, de ces objets appartenant à d'autres que lui. Il eut soudain envie de balancer le placard entier par la fenêtre. Il se contenta de claquer la porte et retourna à la cuisine.

L'horloge marquait dix-neuf heures vingt. Il partirait d'ici quinze minutes. Le temps de traverser Paris en métro, la marche ensuite... Il serait chez eux autour de vingt heures trente. C'était parfait. La soirée ne serait pas trop longue.

Il se servit un verre, puis un deuxième qu'il vida, pensif, en regardant l'étiquette de la bouteille. Un haut-médoc 2006 à huit euros quatre-vingt-dix. Son père avait carburé au vin de table toute sa vie. Au moins, lui buvait avec classe. Dehors, la nuit était tombée. Il termina son verre et, lorsqu'il sentit l'engourdissement envahir ses membres, il enfila son blouson.

Il marcha vite, sur le boulevard, rentrant la tête dans les épaules – il avait oublié son parapluie alors qu'il avait regardé les gouttes tomber tout l'après-midi – et s'engouffra dans la bouche chaude du métro. Le quai était bondé, la rame tardait à arriver. Samedi soir : les jeunes étaient de sortie. Tout, dans leur accoutrement, montrait une attention au moindre détail, de la marque des chaussures à la longueur du jean, roulotté au millimètre. La barbe bien taillée et les lunettes aux montures épaisses, ils avaient ce vernis parisien reconnaissable entre mille. Jamais il n'en voyait des comme ça à Villedeuil. Quatre kilomètres séparaient les deux villes : un monde.

*

À la sortie du métro, au bout de la ligne 10, la pluie avait cessé. Il avait quitté Paris, et l'ambiance semblait presque provinciale. Il alluma une cigarette. Il fallait encore marcher quelques centaines de mètres pour arriver chez les Larrieux. Il quitta l'agitation de la gare pour pénétrer dans une pénombre enveloppante. Les maisons bourgeoises se succédaient, entrecoupées par les halos orangés des lampadaires. Les jardins se dérobaient aux regards, derrière des murs de pierre et des haies parfaitement entretenues. Quand il tourna dans leur rue, il n'y avait plus aucun bruit. Il aperçut l'imposante bâtisse au toit d'ardoises, au fond de l'impasse. C'est en sonnant qu'il se rendit compte qu'il était venu les mains vides. Évelyne sortit presque immédiatement pour ouvrir le portail. Elle frissonnait, les bras nus, et il l'embrassa en posant la bouche à la commissure de ses lèvres, sa main effleurant le haut de ses fesses. Si elle pensait encore aux fleurs, avec ça !

Elle recula de quelques pas en le détaillant, avec un sourire.

« Jean-Claude, ça me fait tellement plaisir de te revoir ! Tu as l'air en forme ! »

Elle l'invita d'un geste de la main :

« Entre vite, il fait froid ! »

Ils habitaient cette maison depuis la naissance d'Agathe, leur fille aînée. Grâce aux parents de Gilles, ils s'étaient retrouvés propriétaires avant leurs trente ans – les plus jeunes du quartier – alors que tous leurs amis vivaient

dans de minuscules deux-pièces à Paris. Jean-Claude s'était gentiment moqué d'eux : *encore jeunes et déjà vieux*. Et puis ils avaient pris de l'âge, eu deux autres filles, Évelyne avait arrêté de travailler, et, les années passant, la maison s'était parfaitement accordée à leur vie. Elle était devenue le havre dans lequel Gilles lui avait une fois confié qu'ils avaient plaisir à accueillir leurs filles, leur gendre et les petits copains du moment. Il s'était vite repris, embarrassé, songeant à Arnaud sans oser le nommer, enchaînant trop vite sur les deux fils d'Agathe qui étaient, il en était certain, les premiers d'une longue lignée à dormir chez eux.

Évelyne conduisit Jean-Claude vers le grand salon et partit à la recherche de son mari. Le feu crépitait face aux canapés de velours. La pièce était confortable, luxueusement meublée. Il commençait à se détendre quand Gilles entra avec un sourire jovial, une bouteille de champagne à la main, suivi de son épouse. Jean-Claude se leva pour embrasser son ami. Les flûtes étaient déjà disposées sur la table basse, il les remplit généreusement, et ils trinquèrent tous les trois.

C'était la même scène que deux ans auparavant. Nathalie était là, bien sûr, ils étaient tous les quatre, debout dans le salon, levant leur verre à l'avenir des enfants. À l'époque, Arnaud était *clean*, Aimée et lui vivaient ensemble depuis quelques semaines. Il se rappelait le sourire crispé de Gilles, les regards soucieux d'Évelyne. Il comprenait leur inquiétude, mais il avait préféré ignorer leurs doutes, tout à son bonheur : Arnaud semblait enfin apaisé.

Ça n'avait pas duré un an.

Il n'avait plus revu Évelyne, ensuite. Elle ne les avait même pas appelés.

Pourquoi l'avaient-ils invité à dîner, ce soir ?

Gilles parlait sans s'interrompre, et Évelyne fixait son mari d'un air rêveur. Jean-Claude connaissait le récit de leur rencontre : il était interne, elle était infirmière, et ils s'étaient retrouvés collés l'un à l'autre au-dessus d'un patient endormi pendant que le patron opérait. Gilles ne quittait pas des yeux le champ opératoire, mais en réalité il ne prêtait attention qu'aux frôlements de leurs corps. Ça avait duré des heures, ils n'avaient pas échangé un mot. Six mois plus tard, ils étaient mariés.

Quand Jean-Claude les voyait ensemble, si mal assortis – la grande blonde et le petit brun – il repensait au garçon qu'il avait connu en troisième année de médecine.

Gilles et lui avaient choisi le même service pour leur premier stage. Jean-Claude ne connaissait rien au fonctionnement hospitalier. Il passait ses matinées les poings dans les poches de sa blouse, ne sachant où se mettre pour déranger le moins possible le ballet des infirmières et des médecins. Il fixait l'horloge de la salle de soins, regardant les minutes s'égrener en se demandant comment il avait pu se tromper à ce point quand il avait choisi ces études, dont il avait pourtant rêvé. Tout cela aurait pu durer longtemps, si Gilles ne l'avait pas abordé. Lui n'était à l'aise qu'à l'hôpital : quatre générations de chirurgiens avant lui, ça l'avait formaté, forcément. En détaillant sa famille, il lui avait soufflé en riant innocemment, *j'ai la pression, t'imagines même pas !*

Jean-Claude, lui, ne connaissait qu'un médecin : celui qui venait l'examiner dans sa chambre, quand, enfant, il était malade. Il s'asseyait au bord du lit, l'air soucieux, et posait

son stéthoscope froid sur sa peau brûlante. Sa mère restait à la porte, les yeux baissés, écoutant religieusement ses conseils.

C'est Gilles qui l'avait convaincu que l'hôpital lui devait cet apprentissage et qu'il était à sa place ici. Il lui avait montré à qui parler, et comment se faire remarquer. C'était redoutablement efficace. Et alors que Jean-Claude n'avait jamais pris au sérieux les regards des filles qui le saluaient en gloussant, celles-ci s'étaient mises à parler à son nouvel ami, à la bibliothèque et entre les cours, et rapidement Gilles n'avait plus pu se passer de cette attention.

Ils devinrent inséparables. Cela continua tout au long de leurs études, jusqu'à obtenir ensemble l'internat de chirurgie à Paris.

Évelyne, pourtant, Gilles l'avait trouvée tout seul. Il s'en était bien sorti, finalement.

Il tira Jean-Claude de sa rêverie :

« Ça ne doit pas avoir que des désavantages, d'être célibataire pendant quelques mois ? Tu en profites un peu ou tu bosses toujours comme un dingue ? »

Il semblait décidé à croire que la situation était transitoire.

Jean-Claude choisit d'en rire :

« Tu parles, j'ai passé l'âge. Et puis franchement, entre le bloc et les gardes, je n'ai pas le temps de sortir. On croule sous le boulot en ce moment. On a perdu un poste de chirurgien l'année dernière, c'est compliqué de maintenir l'activité... Et toi, le travail ? »

Gilles était chirurgien orthopédiste dans une clinique du quinzième arrondissement. Sa voie avait été tracée de longue date, son père lui avait cédé ses parts en partant à la retraite.

« Écoute, ça va. J'ai quelques soucis avec la direction. Tu connais la course à la rentabilité, il faut en permanence écourter les séjours post-op, ça coûte trop cher... On s'est mis aux prothèses de hanche en ambulatoire... Cela dit, ça marche très bien. Je me demande ce qu'on va finir par faire de nos lits, si on continue comme ça. »

Ils évitaient d'aborder en détail leurs pratiques respectives. Le sujet était sensible : ils évoluaient dans des univers opposés.

Il reprit :

« Bon, alors, raconte, comment va Nathalie ? Elle se plaît à Montréal ? Tu as prévu d'aller leur rendre visite ? »

Jean-Claude hésitait à répondre. C'est Évelyne qui lui sauva la mise.

« Ne lui saute pas dessus comme ça ! Laisse-le en parler tranquillement ! »

Elle lui adressa un sourire complice.

Avait-il encore ses chances, avec elle, depuis le temps ? Il sentit une pointe de regret de n'avoir jamais rien tenté. C'était un peu tard, maintenant.

Elle se leva :

« Et si on passait à table ? »

Le repas était somptueux, elle avait toujours été excellente cuisinière, mais Jean-Claude n'y prêtait pas attention.

Il surveillait ses verres en permanence, prenant garde de ne pas boire trop vite, de reprendre de l'eau, de laisser toujours un fond de vin, pour éviter qu'on le resserve trop souvent. C'était une gymnastique épuisante, alors qu'il aurait juste aimé laisser l'ivresse adoucir ces quelques heures et oublier le lendemain. Mais il ne voulait pas céder. Pas devant eux.

Il parlait peu, se contentant d'écouter Gilles. Évelyne lui jetait des regards compatissants : son mari était un incorrigible bavard.

Celui-ci racontait qu'il avait revu Brigitte Derains par hasard à un colloque, le mois précédent. Il lâcha un rire gourmand :

« Tu te souviens de Brigitte, Jean-Claude ? Elle n'était pas mal, quand même. J'ai jamais compris pourquoi tu n'avais jamais couché avec elle... Elle était dingue de toi. En tout cas, elle est super bien conservée, hein. Toi aussi ma chérie. »

Il fit un clin d'œil à sa femme. « Je l'avais complètement perdue de vue, celle-là. Elle est dermato, évidemment. Je l'aurais parié, déjà à l'époque. À Nice en plus, quel cliché. »

Jean-Claude se souvenait vaguement d'une petite brune sans intérêt. Il avait oublié la majorité de leurs camarades de fac alors que Gilles était resté en contact avec la plupart d'entre eux, l'informant régulièrement des derniers événements – postes, divorces, déménagements. Jean-Claude écoutait distraitement. Il peinait à imaginer leur vie.

« Oh, attends, j'ai pensé à toi, la semaine dernière ! J'ai déjeuné avec Stanislas Mangeon. »

Jean-Claude fut intéressé, tout à coup. Stanislas occupait depuis des années un poste haut placé au ministère de la Santé. Ils s'étaient toujours détestés, et Jean-Claude n'avait pas été étonné d'apprendre qu'il avait contribué à la dernière réforme de l'hôpital, celle-là même qui avait instauré la tarification à l'activité. Depuis, l'hôpital public périlait lentement.

« Eh bien figure-toi qu'on a parlé de Villedeuil ! Tu es au courant pour le projet d'hôpital ambulatoire, accolé au périph nord ; si tout se passe comme prévu, il devrait sortir de terre d'ici un ou deux ans. Ça va sans doute rebattre les cartes pour l'activité de Villedeuil. Peut-être que vous allez pouvoir souffler un peu. »

Jean-Claude ne répondit rien. Souffler un peu, en ce moment ça ressemblait à un traquenard.

La conversation dévia sur les vacances de la Toussaint qui débutaient. Ils prenaient garde, cependant, à ne pas aborder le sujet des enfants, et chacun tenait parfaitement son rôle. Les phrases tournaient en boucle, entre platitudes et souvenirs anodins.

Évelyne se leva.

« Vous voulez du fromage ? »

Gilles adressa un *oui* discret de la tête à son ami. Au quotidien, elle le mettait à la diète.

La porte d'entrée claqua avant qu'il puisse répondre, et Clarisse fit son apparition, les joues rosies par le froid. Elle était la benjamine des trois filles, celle qu'il connaissait le

moins. Ces dernières années, il l'avait à peine vue. Elle fit quelques pas dans le salon et lui décocha un sourire radieux, sans aller jusqu'à l'embrasser. Elle lança finalement un *bonsoir* de sa voix grave et disparut dans l'escalier.

Elle était très jolie. Comme ses deux sœurs, d'ailleurs. Niveau gênes, elles avaient pris de leur mère.

Gilles expliqua que Clarisse était à la maison pour le week-end. Elle en avait profité pour sortir au restaurant avec ses amies d'enfance. Pendant la semaine maintenant, elle dormait rue d'Ulm. Il l'avait précisé d'un ton faussement modeste, où pointait encore l'incrédulité.

« – J'ai oublié de te le dire, oui, elle a été reçue à Normale sup en juin. Qu'est-ce que tu veux que je te dise... Le grec ancien et les garçons, il n'y a que ça qui l'intéresse.

– C'est assez proche, non ? »

Ils se mirent à rire tous les deux, pour la première fois de la soirée.

Ensuite ce fut comme si une digue avait cédé.

Il fut pressé de questions à propos de Vincent. *Est-ce qu'il se plaisait, lui aussi, à Montréal ? Faire son année de terminale à l'étranger, en immersion totale, c'était une opportunité formidable ! Avait-il déjà des idées, pour la suite de ses études ? Et son absence, ce n'était pas trop pesant pour Jean-Claude ? Ils revindraient à Noël, de toute façon, non ? Et on y était déjà presque !*

Évelyne posa poliment des questions sur le projet de recherche de Nathalie, qu'elle n'avait jamais appréciée. Elle

l'interrogea sur son laboratoire d'accueil en faisant mine de s'intéresser à ses réponses, comme s'il était entendu que seuls des motifs professionnels la tenaient éloignée de Paris.

Jean-Claude repensa à Vincent et à son choix, comme une trahison, de partir avec sa mère. À ses réponses évasives au téléphone, toujours avec quelques secondes de retard, comme s'il n'était jamais vraiment là.

Il donna les informations attendues. *Tout allait bien, ils avaient l'air heureux, ils lui manquaient, mais ça passerait vite.*

Personne ne mentionna Arnaud.

Gilles, en retour, avait beau tenter de ne pas montrer trop d'enthousiasme à l'évocation de ses filles, il ne se lassait pas de raconter la réussite éclatante d'Agathe et de Clarisse. L'aînée poursuivait sa carrière d'avocate, comme son mari Charles. Leurs deux enfants étaient d'adorables petits monstres; ils envisageaient d'ailleurs d'en avoir un troisième. *Ces fous.* Gilles rit silencieusement, ravi, en prononçant ces mots.

Quant à Aimée... Il redevint brusquement sérieux. *On pouvait dire qu'elle allait mieux.*

Pour lui, Aimée était comme ces boules duveteuses de pissenlit qu'il cueillait, enfant, et dont les aigrettes blanches se dispersaient au moindre souffle, ne laissant entre ses doigts qu'une triste tige dénudée qu'il finissait par jeter.

Il laissa le silence s'installer. Ils pensaient à Aimée et Arnaud. À ces dernières années, si compliquées.

Il toussota en se tournant vers Jean-Claude et reprit :

« D'ailleurs c'est aussi pour ça qu'on voulait te voir, ce soir. Je ne sais pas si tu te souviens, mais elle a passé l'internat, en juin, et elle a choisi de rester en Île-de-France. »

Depuis l'année précédente, Jean-Claude avait à peine pensé à Aimée. Il songea à ce qu'elle avait enduré, au même moment que Nathalie et lui. Mais elle avait la vie devant elle et des parents aimants qui l'avaient protégée. Elle s'en sortirait, il en était certain.

« Et donc, reprit Gilles, il y avait les choix de stage, il y a dix jours, pour le semestre d'hiver. »

Jean-Claude ne le savait que trop bien, il n'aurait pas d'interne pendant les six prochains mois. Plus personne ne semblait vouloir dépasser le périph, maintenant, pour aller en stage.

« Et Aimée a pris les urgences de Villedeuil. »

Jean-Claude le regarda, incrédule. Gilles haussa les épaules. Il n'avait aucune explication, le choix d'Aimée l'avait laissé sans voix. Elle était bien classée, elle aurait pu obtenir une spécialité agréable. Comme Brigitte Derains, tiens. Mais non, il avait encore fallu qu'elle se complique la vie avec des décisions incompréhensibles qui finissaient toujours par la rendre malheureuse.

Il se tut : il allait trop loin.

C'est Évelyne qui reprit doucement :

« Elle est fragile, et c'est son premier stage. Alors ça nous rassure de savoir qu'il y a une figure amicale dans l'hôpital où elle va travailler. On voulait te prévenir, pour que tu ne sois pas étonné, si tu la croises ou si tu entends parler d'elle. Et puis peut-être que vous aurez l'occasion de travailler ensemble. Je suis certaine que ça lui ferait plaisir. »

Jean-Claude acquiesça.

« Bien sûr. Je passerai la voir, évidemment. »

Plus tard, Évelyne apporta le dessert, une superbe tarte Tatin. Gilles s'exclama avec ravissement alors que Jean-Claude songeait que, voilà, il avait fini par comprendre. Toute cette soirée, l'invitation à dîner, c'était pour lui parler d'Aimée.

Il avait parfaitement saisi, dans leurs mots soigneusement choisis, le message subliminal qu'ils lui adressaient.

Ne t'approche pas trop d'elle.

Ils échangèrent encore quelques banalités, puis très vite il déclara qu'il devait rentrer. Il était de garde le lendemain, il ne voulait pas se coucher trop tard.

Il les embrassa, la tête ailleurs, ne pensant déjà plus qu'à son retour chez lui. Ils promirent de se revoir très vite, dès que Nathalie serait rentrée. Et dans l'air froid de la rue, enfin, il put allumer une cigarette.

*

Beaucoup plus tard – la nuit était déjà bien avancée –, il se retrouva à scruter le boulevard, de nouveau. Il n'arrivait pas à dormir. La chaussée était vide, quelques voitures passaient épisodiquement. Le salon était dans la pénombre, et il songeait à Aimée qui allait venir travailler à Villedeuil. Il se sentait chamboulé, comme s'il allait retrouver Arnaud avec elle. Il s'en voulait un peu de se laisser aller à de telles pensées. Il la croiserait sans doute de temps en temps, quelques gardes, deux ou trois avis chirurgicaux, mais ça n'irait guère plus loin.

Tout de même – et son esprit recommença à vagabonder – Aimée, c'était la vie d'avant, quand ils croyaient encore qu'avec un peu de persévérance Arnaud serait sorti d'affaire. Pourquoi avait-il si peu pensé à elle depuis sa disparition ?

Pourquoi, pourquoi... ? Il savait parfaitement pourquoi. Il n'avait de place que pour sa souffrance, à l'époque. Il se dirigea vers le fond du couloir, là où se trouvaient les chambres des garçons. Il entrouvrit la porte de celle d'Arnaud. Le lit était fait, les draps propres sentaient encore la lessive. Les murs étaient nus, les étagères vides. Nathalie avait tout enlevé. Les posters, les disques, les souvenirs d'enfance remplissaient des cartons soigneusement empilés au fond du placard. Il referma sans bruit et alla se coucher. Demain c'était dimanche, et Stalingrad l'attendait.